



Scénario de Merce Cunningham, par le ballet de l'Opéra de Lyon. Costumes et lumières de Rei Kawakubo. PHOTO LAURENT PHELIPPE DIVERGENCE

MODE

«1997», année électrique

Au musée Galliera à Paris, une dense exposition revient sur un millésime prolifique, voire décisif, en matière de création comme de réorganisation du secteur. Et montre à quel point cette année-là fut un moment de bascule pour la carrière de nombreux créateurs.

Par **SABRINA CHAMPENOIS**

Un top à manches courtes et une jupe longue, les doux en vichy - gris et blanc en haut, noir et blanc en bas. Dit comme ça, RAS. Cette silhouette ouvre pourtant «1997», la nouvelle exposition du musée Galliera, à Paris. Et pour cause. Les formes sont folles, les vêtements sont parcourus de protubérances, de renforcements (des cousins d'ouate positionnés sous des tissus imprimés stretch) qui redéfinissent le corps, le sculptent en déplaçant les repères et proportions habituels. Du beau bizarre, imprévisible, fascinant et perturbant à la fois, typique de Rei Kawakubo, la grande prêtresse japonaise de la mode et de la marque Comme des garçons. C'est du moins ce qu'on se dit aujourd'hui, vingt-ans plus tard. Entre-temps, la collection (printemps-été 1997) dont émane ce look, «Body Meets Dress Meets Body» (le corps rencontre la robe, la robe rencontre le corps), s'est imposée comme une étape clé

de la mode contemporaine. À l'époque, elle a surtout dérangé. Présenté en petit comité (quelque 300 invités) et en silence, à rebours des mégahowds du moment, le défilé de 57 silhouettes en a carcéroté révélateurs. Le catalogue (très complet et analytique, on le recommande) détaille : «A un moment donné, alors qu'on modèle diverge, se dédouble, se renverse, se photographe harka "Quasimodo" dans un silence de mort», rapporte alors Amy M. Spindler du *New York Times*. «Le résultat était perturbant, suggérant ténues et gorgonilles et

grosses frontales», écrit Suzy Menkes dans l'*International Herald Tribune*. Punk revendiqué et étanche au drama de la mode, Kawakubo enfonce le clou, dans une de ses très rares interviews : «Je maintiens que de voir des vêtements expérimentaux constitue, pour chacun, une sorte de libération mentale. Ça ouvre l'esprit.» Circulez, y a encore tout à voir. On retrouve ses robes à penobances un peu plus loin dans l'exposition, dans une version pour Merce Cunningham : cette année-là, le chorégraphe américain lui a donné

carte blanche pour les costumes, les lumières et le décor de *Scenario*, ballet basé sur l'histoire et l'ingénu. Les robes mutantes ont contribué à l'avènement de nouveaux mouvements. **SINGULARITÉ TRANCHANTE** C'est précisément l'objet de l'exposition (sous-titrée «Fashion Big Bang») : montrer, en cinquantaine de preuves à l'appui, que 1997 est une année où bien des lignes ont bougé dans la mode, de façon plus ou moins perceptible. Le secteur a crôpité, avec un faisceau de

«propositions et de faits qui font collectivement date et bascule, pour les carrières des créateurs et l'histoire de la mode», écrit le commissaire Alexandre Samson, responsable de collections, haute couture et mode contemporaine à Galliera. 1997, année électrique. Autre déflagration, la collection «Stockman» de Martin Margiela. Le créateur belge bouscule alors la mode depuis neuf ans, dans le fond (ses vestiaires destructurés et reconstruits, proposent d'autres proportions, convoquent le recyclage, upcycling avant l'heure, entre autres) comme dans la forme (ses défilés sont plus proches du happening que du spectacle légal et sa façon de communiquer lui vaut le surnom d'«homme invisible»). On le dit «conceptuel», «cérébral», «ovni qui pousse le vêtement dans ses rebranchements. Là, il opère un fraicissant retour aux fondamentaux, avec un buste de mannequin (Stockman) emblématique des ateliers de couture pour épicerie d'une ode à la fabrication. L'étude d'un drapé suggère un travail en cours, écarte les effets de manche des défilés (la collection a

été présentée telle quelle, sur des Stockman), elle est d'une franchise et d'un dépouillement qui suggèrent une croyance totale dans le savoir-faire. La même année, Martin Margiela surprend encore en devenant directeur artistique du prêt-à-porter féminin chez Hermès, maison que l'imaginaire collectif situe aux antipodes de l'avant-gardisme. La greffe prend immédiatement, entre goût partagé de l'artisanat, trouvailles et singularité sôbe mais tranchante. 1997, c'est aussi la collection «Homages» de Yohji Yamamoto. Douze ans plus tôt, le créateur japonais a renversé la table avec un défilé dans la cour Carrée du Louvre uniquement composé de silhouettes noires (hormis les visages peints en blanc), qui buscaultait la doxa en cours dans la mode féminine : coupes amples inspirées du vestiaire masculin, assaut d'asymétries, aspect non fini voire abîmé (trous, effilochage), plets nus... Bien secoués, certains ont parlé d'«Hiroshima chic». Avec «Homages», Yamamoto salue les grands maîtres de la haute couture, cette tradition éminemment française.

Le look présenté dans l'exposition, composé d'une robe manteau, d'une capeline, d'une ombrelle, d'une paire de gants et de ballerines, atteste une fusion aussi inattendue que réussie. Comme son ex-compagne Rei Kawakubo, Yamamoto déjoue cases et pronostics. Il refuse d'ailleurs de participer au mercato qui agit alors le milieu de la mode : Gianfranco Ferré vient de quitter la direction artistique de Dior, et la reprise du sceptre ultra-convité fait galoper la rumeur, brasse les noms, dont le sien - à la fin, c'est John Galliano qui gagne. «C'est la première franchise de ce type, fait remarquer Alexandre Samson, et elle a refait sur la scène de la mode Paris qui dormait un peu, comparé à Milan ou New York.»

VESTIAIRE BESTIAIRE

Les sourires de certains visiteurs prouvent que le string (pour femme comme homme) osé par Tom Ford (alors chef Gucci) fait toujours son effet, avec ses fielles qui se rejoignent sur le coccyx avec le logo maison - pas si anecdotique, il préfigure le «porno chic» et pave le chemin

aux redoutables jeans taille basse des années 2000. Mais on est surtout frappé par la bataille de haut vol qui a lieu du côté de la haute couture. «Alors qu'en 1996, rappelle Alexandre Samson, tout le monde la disait floue», Alexander McQueen arrive chez Givenchy en remplacement de John Galliano, lequel va commencer à faire des étincelles chez Dior, Jean Paul Gaultier s'y met à la surprise générale, et Thierry Mugler est à son apogée. C'est un feu d'artifice. Alexandre Samson recorde : «La première collection de McQueen, "A la recherche de la maison d'or", c'est fait sous pression, j'agis trop costumes, trop spectacle, manquant de cohérence... Son côté petit jeune mal élevé a aussi joué, il résultait pas aimable avec la presse.» Piqué au vif, McQueen contre-attaque un peu plus tard via sa propre marque, sur le versant du prêt-à-porter, avec «It's a Jungle Out There», vestiaire-bestiaire autour du thème de la gazelle qui fait, cette fois, l'unanimité. Et sa livraison haute couture suivante, «Elect Dissect», qui souffle le show et l'effroi par sa beauté macabre, met tout le monde d'accord

«les Insectes». Au Ritz, il fait défilé pas moins de 98 silhouettes dont trois sont exposées à Galliera. Des femmes-bestioles (mouche, goépe, araignée...). Des créatures fantastiques au sens propre comme figuré, que parachevent des lunettes alien. Christian Lacroix, qui fête les dix ans de sa marque, propose une féminité plus classique mais portée par un souffle baroque qui antécipent son acmé en 1997. L'isnéo-Américain Alber Elbaz et son enthousiasme pimpant sortent la marque Guy Laroche de la saphtaline. Nicolas Ghesquière, jusque-là inconnu au bataillon, ravive la radicalité de Balenciaga. On a l'impression d'un milliard à multiples bandes, où ça tire dans tous les sens.

SÉRIE FUNÈRE

Le prêt-à-porter n'est pas en reste. Le Belge Raf Simons et le Français Hedi Slimane, nouveau D&G de Saint Laurent, annoncent une nouvelle silhouette maocline avec des garçons hâves et des vestiaires aux échons punk et rock. Une nouvelle vague belge (Josephus Thimister, Véronique Branquillon, Olivier Theyskens) prend ses quartiers. Stella McCartney arrive chez Chloé, et la

«nepo baby» (fille de) attendue au tournant convainc par une légèreté très bien pesée. Le Chypriote expérimental Hussein Chalayan coupe les souffles avec «Between», collection qui interroge l'interaction entre croyances, identités et vêtements avec des silhouettes on tchadors plus ou moins courants. Mais 1997, ce sont aussi des pivots tragiques. Le 15 juillet à Miami, Gianni Versace tombe sous les balles du tueur en série Andrew Cunanan. Sa sœur Donatella reprend le flambeau du glamour et du sexy. Quarante jours plus tard, Lady Diana, la puericulture timide devenue icône de mode, qui avait assisté aux obsèques de son ami Gianni, meurt sous le pont de l'Alcazar. Cette série funèbre avait commencé en début d'année avec la mort, à 20 ans, du photographe Davide Sorrenti. Ses images saturniennes traversées de mannequins qui fument, planent, dorment (comme ?), ont participé à la veine «héroïne chic». Trois mois après son décès, sa mère Francesca, elle-même photographe, interpellait la profession dans une lettre ouverte : «Faire croire que la drogue et la mort, c'est chic, ce n'est pas de la naïveté, c'est du mensonge.» L'affaire a fait réagir jusqu'au président Clinton, dans une allocution dont on peut voir des extraits - «lettre de glamouriser l'addiction pour vendre des vêtements». L'héroïne chic a vécu. A côté de ça, l'avènement du premier «it bag» (convité par toutes), en l'occurrence le sac baguette Fendi, ou l'ouverture du premier «concept store» français (Colette) peuvent sembler insignifiants. Mais ils annoncent des tendances qui vont se généraliser, de même que se précise alors la mondialisation du luxe, emmenée par le groupe LVMH. C'est d'ailleurs l'un des aspects intéressants de cette exposition pas énoime mais dense : en agrégeant des dénominateurs très différents, elle donne à réfléchir sur ici et maintenant, alors que moult mouvements traversent la mode, de la montée en puissance de causes (climat, féminisme, diversité, inclusivité, fluidité des genres...) à la nomination d'un non-couturier à la tête d'une marque majeure - Pharrell Williams chez Vuitton -, en passant par le triomphe des influenceuses. 2023, année quel ? ➔

1997, FASHION BIG BANG au palais Galliera, musée de la Mode de la ville de Paris, 10, avenue Pierre 1^{er} de Serbie (75001), jusqu'au 10 juillet. Infos : Palaisgalliera.paris.fr

RADAR



Thierry Mugler, collection «Les Insectes», haute couture printemps-été 1997. PHOTO IRAN BAPTISTE MICHONNO

A droite : Martin Margiela, collection «Stockman», prêt-à-porter printemps-été 1997. PHOTO FRANCISSE COCHENNEC FARMISIER